

Crise existentielle d'un homme rangé *A Serious Man* de Joel et Ethan Coen

Stéphane Defoy

Volume 28, Number 1, Winter 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60981ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Defoy, S. (2010). Review of [Crise existentielle d'un homme rangé / *A Serious Man* de Joel et Ethan Coen]. *Ciné-Bulles*, 28(1), 34–35.

Crise existentielle d'un homme rangé



STÉPHANE DEFOY

Malgré plus de 25 années de collaboration, les frères Joel et Ethan Coen n'ont pas fini de surprendre. Leur cinéma traçant les contours d'une Amérique en quête de sens, où l'absurde et le cynisme occupent une place prépondérante, s'attarde souvent à des détails pour mieux toucher un propos universel.

Depuis le succès de **No Country for Old Men**, adapté du roman de Cormac McCarthy qui leur a valu les Oscar du meilleur film et du meilleur scénario en 2008, les Cohen additionnent les films. Après **Burn After Reading**, une comédie décapante plus consistante que les très mineurs **Intolerable Cruelty** (2003) et **Ladykiller** (2004), ils reviennent à un cinéma plus personnel et plus épuré avec **A Serious Man**. Habitué de travailler avec des vedettes hollywoodiennes (George Clooney, John Turturro, Jeff Bridges et John Goodman, pour ne nommer que ceux-là), ils offrent cette fois les rôles principaux à des comédiens ayant fait leur marque au théâtre ou à la télévision américaine. C'est ainsi que Michael Stuhlbarg endosse avec un aplomb re-

marquable les habits de Larry Gopnik, un professeur de physique à l'université. Comme la matière qu'il enseigne, son existence se déroule dans une confortable exactitude jusqu'au soir où sa femme lui annonce qu'elle le quitte pour refaire sa vie avec un homme plus extroverti que lui. Dès cet instant, les tuiles ne cessent de tomber, transformant la routine du rigoureux enseignant en véritable dégringolade.

À l'origine de ce film, les souvenirs d'enfance des frères Coen qui ont grandi au sein de la communauté juive de Minneapolis. En situant leur récit dans une banlieue du Minnesota à la fin des années 1960, les cinéastes ont tourné pour la première fois, depuis la sortie de **Fargo** en 1996, dans leur patelin natal. C'est aussi la première fois qu'ils abordent la question religieuse de front. Devant la difficulté de trouver des solutions aux problèmes qui s'accumulent, Gopnik se tourne successivement vers trois rabbins à la recherche d'une réponse. Un cheminement — les passages les plus amusants du film — qui ne lui

sera d'aucun secours. Les réalisateurs soufflent à l'oreille du spectateur que, si devant tant d'embûches, le judaïsme s'avère une source d'apaisement, il est tout à fait inutile face au destin qui s'acharne sur un homme dont les fondements existentiels sont sérieusement secoués. En ce sens, **A Serious Man** est peut-être leur film le plus provocateur depuis **The Man Who Wasn't There** (2001) qui questionnait la moralité d'un personnage (magistral Billy Bob Thornton) dont le détachement donnait froid dans le dos. Il y a d'ailleurs des parallèles intéressants à établir entre ce barbier laconique et Larry Gopnik. Dans les deux cas, ils constatent, arrivés à la croisée des chemins, que leur destinée leur file entre les doigts. Grâce à une mise en scène impeccable et sophistiquée, les Coen resserrent l'étau sur ces personnages coincés entre un immobilisme qui n'arrange rien et des actions, si anodines soient-elles, qui auront des conséquences irréversibles.

Il faut souligner que les cinéastes ont pris l'habitude de camper leurs intrigues dans



un passé lointain (1949 pour **The Man Who Wasn't There**, 1940 pour **Barton Fink**, 1967 pour **A Serious Man**, etc.). Ce retour en arrière, toujours magnifiquement reconstitué peu importe l'époque et le lieu (chapeau à la directrice artistique Deborah Jensen, une habituée chez les frères Coen), ne sert en réalité qu'à souligner la fragilité humaine à travers les âges. Chez eux, point de salut pour les âmes tourmentées. C'est encore plus vrai dans leur dernier film alors qu'ils dévoilent un être en crise profonde frappé par le destin. Fidèles à leurs habitudes, ils ont tracé avec soin les contours des personnages secondaires, captivants et singuliers, qui gravitent autour du protagoniste principal. Des enfants en pleine phase d'expérimentation, un frère bon à rien, un voisin raciste et sa femme exhibitionniste, de même qu'un étudiant coréen accablant composent la faune bigarrée de l'univers hostile mis en scène par les frères Coen.

Contrairement à leurs deux films précédents, ils ont opté, cette fois, pour la sobriété du traitement narratif. Ici, point

de cadavres qui s'accumulent dans le placard, ni même d'apothéose sanguinolente. **A Serious Man** s'emploie à montrer la bizarrerie qui se terre derrière une vie rangée se dérégulant peu à peu. Il n'y a rien d'extraordinaire dans ce portrait détaillé d'une famille évoluant au sein d'une communauté conservatrice du Midwest américain. Et c'est ce traitement minimaliste du sujet qui finit par exercer une étrange fascination. Le film ne perd jamais son rythme, même lors des embardées comme dans cette séquence où l'un des rabbins raconte l'improbable récit d'un dentiste dénichant un message philosophique qui lui est adressé gravé dans l'émail de l'un de ses clients.

Malgré un ton plus grave qu'à l'habitude, ce film affiche néanmoins cet humour noir et décapant auquel nous ont habitués les frères Coen qui cultivent avec intelligence le sens de l'absurde doublé d'un regard distancié qui constitue depuis les débuts leur signature. Force est d'admettre qu'ils sont passés maîtres dans le style tragicomique. Ces deux-là sont à leur meilleur lorsqu'ils prennent à bras-

le-corps l'*American Dream* pour le transformer en une sorte de cauchemar halluciné. Comme c'était le cas dans **No Country for Old Men**, l'énigmatique finale soulève plus de questions qu'elle ne donne de réponses. À la fois cérébral et ludique, ce film sardonique laisse aussi planer un profond désespoir. Le plus beau film de Joel et Ethan Coen depuis le jouissif **Barton Fink** (1991). ▀



États-Unis / 2009 / 105 min

RÉAL., SCÉN., MONT. ET PROD. Joel et Ethan Coen
IMAGE Roger Deakins **MUS.** Carter Burwell
INT. Michael Stuhlbarg, Richard Kind, Sari Lennick, Fred Melamed **DIST.** Alliance Vivafilm